Document généré le 22 sept. 2024 05:48

Liaison

La chaîne du livre

Stéphane Gauthier

Numéro 96, 1998

L'édition franco-ontarienne

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42005ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gauthier, S. (1998). La chaîne du livre. *Liaison*, (96), 14–17.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

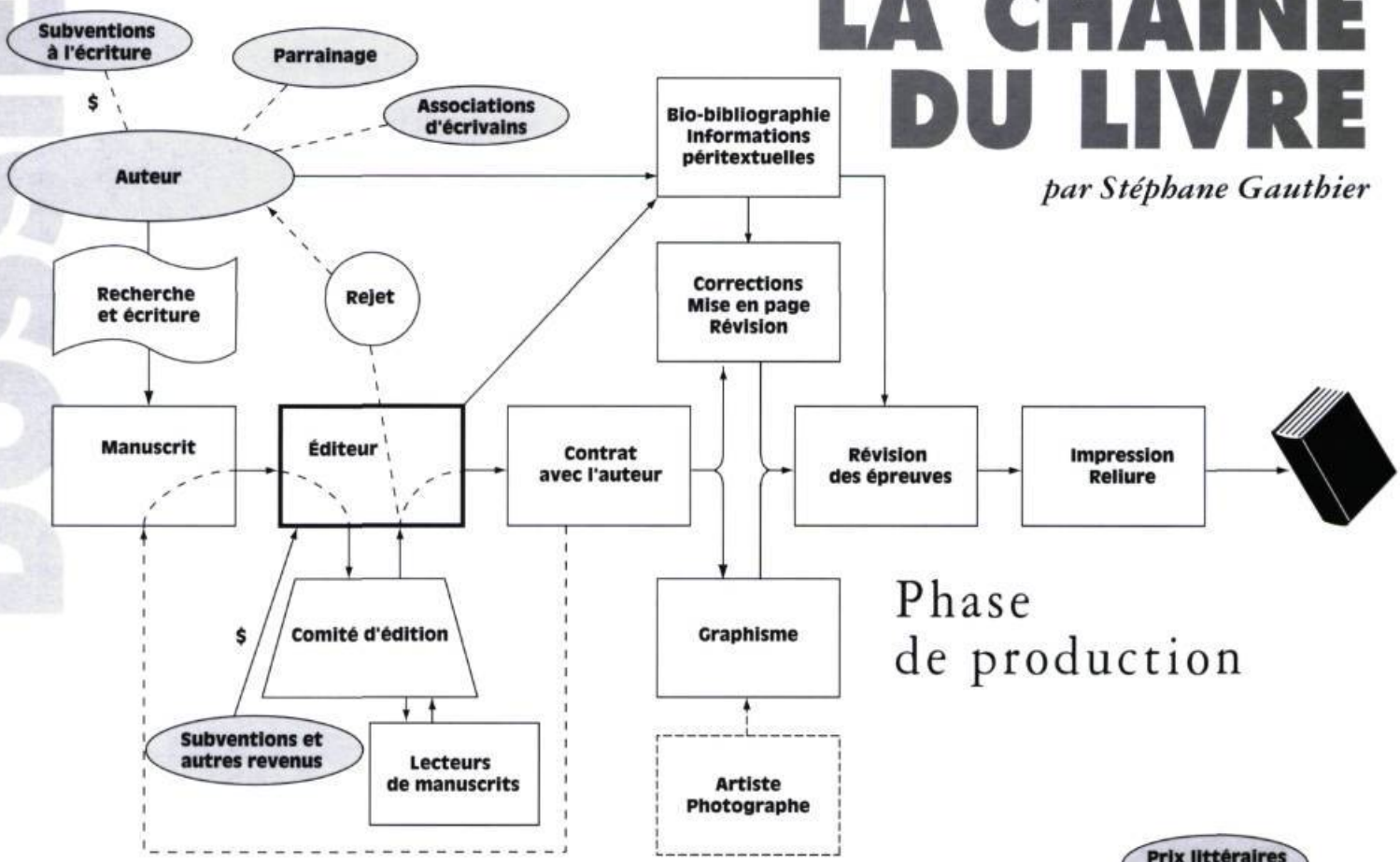
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

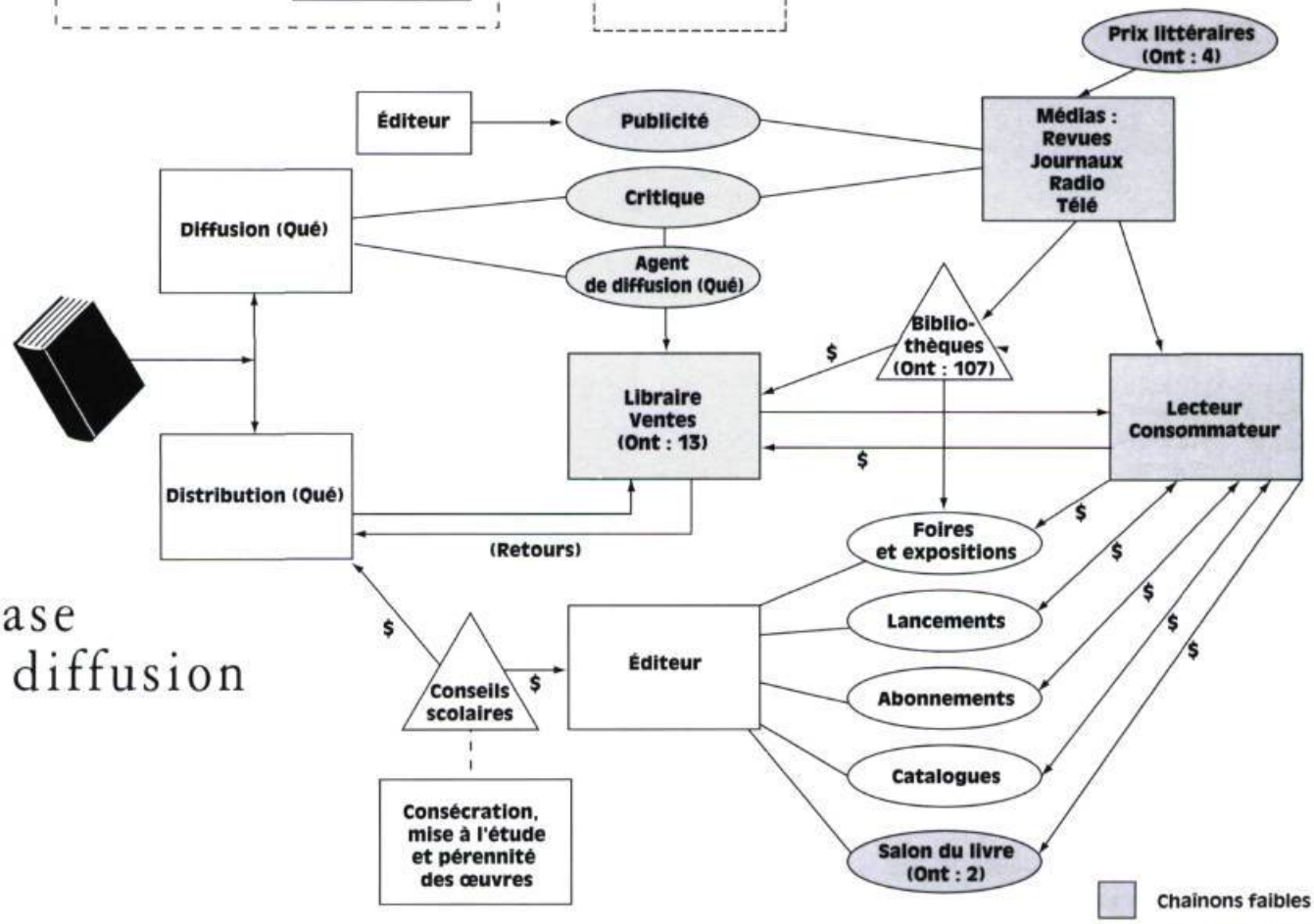
https://www.erudit.org/fr/

LA CHAÎNE DU LIVRE

par Stéphane Gauthier



Phase de production



Phase de diffusion

Gloses sur la chaîne du livre ou **l'odyssée périlleuse du livre franco-ontarien**

Avant d'égrener les principaux maillons de la chaîne du livre, commençons par une évidence : c'est la chaîne du livre, avec ses multiples chaînons et ses ramifications, qui permet à l'œuvre d'un auteur de rejoindre le public lecteur auquel il s'adresse. Elle est, dans l'ordre complexe de l'économie et des communications actuelles, consubstantielle à la lecture. Ce qui veut dire plus simplement qu'il est à toute fin pratique impensable de se retrouver avec un livre entre les mains, disons franco-ontarien, sans qu'il soit préalablement passé par un minimum d'étapes et de circuits.

Les jalons de ce parcours, aussi importants sinon déterminants les uns que les autres sur l'objet-livre, ont pour case de départ l'auteur (qui s'est habituellement nourri de bien des livres déjà!) et son manuscrit. Le texte original peut contenir un récit palpitant, pousser une idée, innover dans la forme, il n'aura pas la chance de voguer bien loin sur l'océan du livre sans le relais des autres maillons qui ont pour nom éditeur, correcteur, graphiste, réviseur, imprimeur, diffuseur, distributeur, publiciste, agent de promotion, intervieweur, chroniqueur, critique, libraire, etc. Ensemble et à tour de rôle, ils cherchent à promouvoir l'œuvre, à lui donner ses atours les plus beaux ou les plus pertinents, à la faire parler ; dans un premier temps : choix de pages de couverture, photographie, notice biographique, préface, papier, mise en page, caractères typographiques, tout est soigneusement préparé et pensé dans un deuxième temps : rédaction de communiqué de presse, participation à des entrevues, lancements, séances de signature, lectures publiques, festivals, salons du livre, etc. Tout pour soutenir un succès anticipé, mettre le livre en valeur, le rendre attrayant, vendable et accessible. Cela, on le devine, exige des moyens et le marché du livre canadien, dont la masse critique est insuffisante ou pas encore assez développée, demeure trop petit pour s'autofinancer. C'est pourquoi certains créateurs et éditeurs bénéficient de l'aide gouvernementale fédérale et provinciale sous forme de subventions aux arts. En ce sens, Robert Yergeau a tout à fait raison de s'intéresser autant à la portée et aux enjeux esthétiques, symboliques et idéologiques des livres qu'à leur valeur commerciale (voir article p. 12). Tous les bons livres ne sont pas payants et leur succès n'est pas toujours un gage de qualité.

Un marché encombré

La chaîne a donc deux phases complémentaires : l'une qui sélectionne et produit, l'autre qui diffuse. Équilibrées, elles parviennent à dépasser les notions strictes et perverties de progrès et de profit ; sitôt disproportionnées par contre, un livre percutant peut passer inaperçu et sombrer dans l'oubli, alors qu'un livre mal foutu de Charlatan Orviétan habilement mis en marché peut voyager aussi vite que l'étincelle sur une traînée de poudre.

Il faut le rappeler : avec l'invention de l'imprimerie, le livre, par sa nouvelle «force d'extension» a «créé le PUBLIC» pour emprunter au bon vieux McLuhan[1]. Il a propagé la pensée des écrivains et permis la rapide circulation des connaissances. Les gouvernements français et québécois, conscients de l'importance capitale de la diffusion de la culture livresque (dans la cimentation d'une nation par exemple) et soucieux de la rendre accessible à toute la population, ont directement mené une politique interventionniste du livre en imposant des règles au marché. En France, il y a la loi du prix unique qui oblige l'éditeur à fixer un prix et qui donne aux vendeurs de tous ordres (librairies ou grandes surfaces) une marge de manœuvre de seulement 5% pour les rabais. La loi 51 au Québec, elle, oblige les institutions gouvernementales à tous les paliers (des bibliothèques aux Conseils scolaires) à acheter dans les librairies agréées de leur région. Ce ne sont que des exemples bien trop partiels, mais ils indiquent assez que dans ce contexte la chaîne du livre prend tout son sens et constitue une suite d'étapes rodées visant à promouvoir le livre partout sur le territoire, à le rendre attrayant, lisible et disponible dans un esprit de concurrence équitable et contrôlée. Mais là nous n'avons pas encore touché mot du revers de cet esprit protectionniste. Ne pénètre pas n'importe où en France le livre étranger et ne brillent pas facilement sous les projecteurs des médias québécois les livres du Canada français... Ainsi, pourrions-nous penser qu'une chaîne idéale du livre veillerait en principe à la rencontre entre le plus grand nombre de livres possibles et le plus grand nombre de lecteurs possibles.

En Ontario français la chaîne du livre est solide dans ces maillons de tête mais blafarde sinon infirme en bout de ligne. Ce qui se traduit assez simplement par un grave problème de circulation des biens culturels en général. En guise de petit bilan, retournons les maillons de cette chaîne dans ses éparpillements et ses points faibles.

Entendons-nous bien au départ. Des auteurs il y en a et des bons. Des expérimentés et des apprentis, des sérieux et des irrévérencieux, des conventionnels et des fabuleux. De tout comme partout ailleurs, quoi. Puis, il y a les éditeurs. Et là nous touchons au maillon le plus long et le plus développé de la chaîne. Souvenez-vous des deux temps : le temps de production et le temps de diffusion. L'éditeur dirige toute la phase de production de l'œuvre. Mais les impondérables dans les facteurs et les critères de réussite d'une œuvre sont multiples. Même si la taille de la maison n'est pas toujours un indicateur d'excellence, elle peut faire toute la différence

lorsque vient le temps de propulser l'œuvre dans l'océan livresque. Voyons de plus près où se place le travail délicat de l'éditeur avant de s'aventurer du côté de la diffusion.

L'éditeur est le producteur du livre et il en assume tous les frais. Pour faire vite disons qu'il sélectionne et concrétise les œuvres, les promeut, puis s'en remet en partie aux autres maillons (diffuseur, distributeur, libraires...) pour commercialiser le livre. Par les choix qu'elles assument, les maisons d'édition donnent le ton à une production. Elles ont le choix d'encourager la polémique, endosser un discours militant, pétrir un genre, créer des collections, lancer une mode. Bref, elles peuvent de par leurs choix orienter les goûts du public.

Aujourd'hui, les orientations se font parmi un choix de manuscrits de plus en plus nombreux. Au total, les dix éditeurs franco-ontariens reçoivent, tous les genres confondus (sauf le livre scolaire et didactique) près de 400 manuscrits par année. Le manuscrit est évalué par deux ou trois lecteurs qui en recommandent le rejet ou l'acceptation au comité d'édition (ou à l'éditeur). Généralement, ces lecteurs proviennent de milieux divers (universitaire, journalistique, revuiste, artistique...). Dans le cas d'une décision défavorable, la grande majorité des éditeurs ne prend pas le temps de justifier son refus et à moins que l'auteur ait fait parvenir une enveloppe pré-affranchie, le manuscrit sera détruit. Si l'éditeur se donne la peine de dépasser la lettre type de politesse, il tâchera d'expliquer sommairement les motifs du refus. C'est le cas au Nordir, à Prise de parole et au Vermillon, les trois principaux éditeurs franco-ontariens. L'auteur qui n'est pas trop susceptible peut alors se tourner vers un autre éditeur en retravaillant son texte dans le sens des commentaires des lecteurs et de l'éditeur. Au-delà des qualités intrinsèques des œuvres (très mouvantes), il y a aussi une question de goût et même des critères de commercialisation qui entrent en jeu. Ce dernier fait est incontournable pour les éditeurs soucieux de leur survie. Mais la situation en Ontario est problématique. Nous voici au seuil de la deuxième phase : la diffusion des livres.

Diffuser ou périr?

Publier en français en Ontario, c'est comme se promener en permanence avec une crevaison. Les éditeurs ont beau avoir fait leur travail — véhicule spacieux, champ de vision original et divertissant — le livre peine, toussote et avance malaisément. Il peut bien se présenter au fil de départ avec un intérieur profond ou dense, ces qualités tombent à plat parce que l'infrastructure n'arrive pas à les porter. Ne nous cachons rien. En 25 ans, et malgré l'affiliation à des diffuseurs et distributeurs québécois, l'édition franco-ontarienne n'a pas réussi, sauf erreur, à imposer une seule œuvre sur le marché québécois. Le constat n'est pas nouveau. Prenons un exemple concret : il y a dix ans, Prise de parole publiait *Noëlle à Cuba* de Pierre Karch, un excellent et généreux roman de 392 pages qui alliait plaisir de lire, intelligence, intrigue soutenue et dépaysement. De quoi piquer les voyageurs d'hiver et régaler ceux qui voyagent dans les livres. La facture était impeccable et sa qualité indéniable. Or, le sort du roman fut tout autre que le succès auquel on aurait pu s'attendre. Dans les pages même de *Liaison*, Roch Poisson, un collaborateur spécial de Montréal, avouait : «nous sommes quelques-uns à prendre *Noëlle à Cuba* (Prise de parole) pour un des romans les plus étonnants, les plus réussis de la saison littéraire 1988-1989. Mais n'ai-je pas entendu autourde moi des «Pas mal pour un livre franco-ontarien! Belle maquette pour un livre publié par une petite maison d'édition»[2]. Voilà pour le paternalisme et la condescendance.

Le succès des œuvres dépasse donc la seule question de mise en marché. Parions, pour prendre un exemple inverse, que malgré les qualités supérieures de l'œuvre, *L'écureuil noir* de Daniel Poliquin, publié chez Boréal (Montréal) en 1994 n'aurait sans doute pas eu toute l'attention et les applaudissements de la critique et du public sans la machine de diffusion de son éditeur. L'accueil aurait-il été le même si l'œuvre avait été publiée en Ontario? Il est permis d'en douter. Le livre, chef d'œuvre ou non, s'il n'est pas remarqué, risque d'accoster sur une plage d'indifférence. L'essayiste québécois Jean-Marcel Paquette l'a déjà dit pour la littérature qu'il défendait : «La diffusion est l'acte capital de la reconnaissance»[3].

Mais il n'y a pas que la myopie du journalisme québécois. Avouons-le : le marché du livre québécois est déjà engorgé et les éditeurs en région se plaignent du même sort que leur réserve la métropole. Sans compter qu'en Ontario, nous souffrons de presbytie aiguë. La littérature s'y développe en marge d'un public lecteur parce que sa croissance n'est pas soudée à un réseau médiatique constant, ni fidèle, ni même intéressé. Il serait déraisonnable de croire que *Liaison* suffit à cette tâche. Dans *Le Droit*, le seul quotidien francophone de l'Ontario, on pourrait s'attendre à une couverture dynamique, ponctuelle et soutenue, mais elle traîne de la patte depuis belle lurette. Et localement, il n'y a rien de régulier dans les hebdomadaires (mis à part peut-être *L'Horizon* à Kapuskasing, *Le Nord* à Hearst et *Zone* dans l'Outaouais?). Et le réseau des 107 bibliothèques de l'Ontario sensées offrir des services en français met-il en valeur notre production? Les préposés aux achats lisent-ils le livre d'ici? Et les enseignants, les professionnels, les fonctionnaires, les décideurs francophones de tous poils? En terme de succès, les œuvres franco-ontariennes les plus vendues sont celles qui ont pénétré le réseau scolaire ou celles qui sont publiées au Québec. Enfin, hormis quelques prix littéraires, la consécration est épisodique, polie et elle soulève rarement l'enthousiasme.

Les livres ont beau être pétants de couleurs ou sereins comme un moine bouddhiste, sans fenêtres ni baies vitrées, qui peut les voir, les toucher ou les lire? Croire sans voir ni lire? Mais à quoi bon? En dehors de leur vie sur les tablettes de librairies absentes, de journaux hebdomadaires sans ressources, des ondes indifférentes ou obnubilées par Montréal-nombril, les œuvres sont vouées aux entrepôts dans l'attente pieuse de la consécration parcellaire de quelques universitaires, de revues spécialisées et des Conseils scolaires. En 1991, le Groupe de travail pour une politique culturelle des francophones de l'Ontario écrivait dans son

rapport final *RSVP! Clef en main* : «En portant toute son attention sur les œuvres sans tenir compte des moyens de diffusion, de promotion et de distribution, la bureaucratie gouvernementale a oublié la base : le public»[4]. Dans ces conditions un livre ne vit pas, il dort en attendant le prince lecteur. Où est-il? Qui est-il? On cherche toujours. Et le rapport de conclure : «si l'art franco-ontarien est bien vivant, son public, lui, ne l'est pas. En fait, il n'est pas mort : il est déprimé. Il n'a pas faim, il n'a pas soif : il est sans désir»[5]. Si les gouvernements canadien et ontarien et leurs organismes de promotion culturelle continuent d'éluder leur responsabilité dans l'encouragement de liens ponctuels, solides et durables entre le monde du livre et son public, la solitude de la littérature franco-ontarienne ira grandissante. Pis encore, nous continuerons d'ignorer tout un pan de la culture qui peut encore donner un sens à la vie française en Ontario et lui procurer le plaisir qui lui manque tant. Voilà donc la face complémentaire de la chaîne qui revient au galop rejoindre le livre qui piaffe d'impatience : réseautage, commercialisation, mise en marché...

C'est la stratégie qu'a privilégiée tout récemment un groupe de partenaires[6] au service des arts et du livre en créant le catalogue *face à face*. Ceux qui ont eu la chance de le recevoir et de le feuilleter auront probablement croisé pour la première fois autant d'œuvres franco-ontariennes réunies côte à côte! Voilà une initiative invitante qui souligne le rapport intime et profondément humain entre le lecteur et le livre. Daniel Pennac l'a joliment démontré : «le verbe lire supporte mal l'impératif»[7]. Lisez! Parlez français! c'est du pareil au même. Rien de poncif dans ce catalogue. On fait appel au seul verbe peut-être qui puisse tolérer l'impératif et instituer en même temps une relation exemplaire de partage des sens, des plaisirs et de la connaissance : le verbe regarder. «Regarde... Regarde ce que j'ai découvert! Regarde comme c'est beau! Regarde! cela te permettra de te découvrir, de te connaître, de parcourir des mondes inconnus aussi, d'apprendre à vivre et à te comprendre...» Des vitrines chez nous, vous dis-je, des vitrines pour se voir...

Stéphane Gauthier

Notes

1. M. McLuhan. *La galaxie de Gutenberg*, Montréal, HMH, 1971(1962). p. 8.

2. R. Poisson. "Le chroniqueur littéraire sensible aux petites odeurs ambiantes", *Liaison*, no 54 (nov. 1989). p. 36-37.

3. J. M. Paquette, "Réflexions sur l'enseignement des littératures minoritaires", *Écrits du Canada français*, 11, 1987. p. 135.

4. Groupe de travail pour une politique culturelle des francophones de l'Ontario. *RSVP! Clefs en main*, Rapport final, ministère de la Culture et des Communications de l'Ontario, 1991. p. 11.

5. *Ibid.* p. 12.

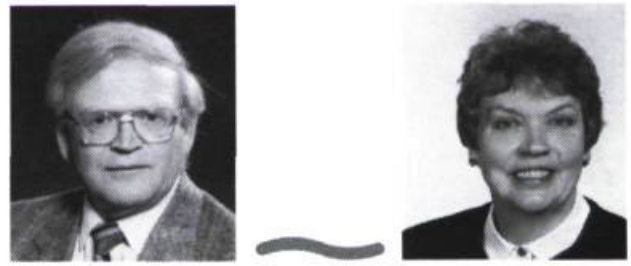
6. Le catalogue est une collaboration de quatre organismes de service aux arts et neuf maisons d'édition franco-ontariennes

7. D. Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992. p. 13.

25 ANS D'ÉDITION EN ONTARIO FRANÇAIS

ROBERT MARINIER
À la gauche de Dieu
Théâtre

SYLVIE FILION
Métapholies
Poésie



MAURICE HENRIE
Fleurs d'hiver
Essais et nouvelles

GABRIELLE POULIN
Qu'est-ce qui passe ici si tard?
Roman

ESTELLE BEAUCHAMP
La Vie empruntée
Roman

MICHEL VALLIÈRES
La Cahier jaune
Poésie

RENÉ DIONNE
Histoire de la littérature franco-ontarienne, des origines à nos jours
Anthologie de la littérature franco-ontarienne, des origines à nos jours
Tomes 1 (1610-1865)
Études

Chez tous les bons libraires
Diffusion : Éric Phaneuf (514) 662-8397
Informations : (705) 675-6491